

## *Vénééré par les zébus*

Les jours d'harmattan c'est pire encore, cela devient viscéral, je déteste le Patron. Sa Mercedes surgit toujours à l'improviste. Elle franchit en klaxonnant les barbelés du poste de garde à l'entrée de la mine. Elle stoppe au milieu du parking désert des invités, soulevant le peu de poussière rougeâtre qui ne volait pas déjà. Alors il ouvre la portière et descend, un cigare à demi consommé entre ses dents blanchies au bicarbonate.

Je le déteste d'autant plus aujourd'hui, en cette fin d'après-midi ventée, que je n'ignore rien de ce qui va suivre. Il va réquisitionner ma chambre, la seule acceptable des baraquements, et s'y installer le temps d'un week-end avec l'une ou l'autre de ses maîtresses – cette fois une jolie métisse couleur cannelle en robe de soie. Il

faudra que je déménage. Que je parte dormir chez Théodore, Théodore chez Samba, Samba chez Bèlèbele et Bèlèbele à la cantine. Heureusement cela durera peu. Une nuit ou deux. Le Patron se lassera de sa partenaire et repartira, peut-être en l'oubliant, il en a oublié plusieurs depuis cinq ans. Elles font le tapin désormais à l'entrée de la mine.

Il marche vers moi à grands pas, la main droite tendue et largement ouverte, ses yeux rivés aux miens. Le jeu consiste à saisir la main offerte sans la regarder ni surtout la rater, ce qui entraînerait l'un de ces gloussements méprisants dont il gratifie parfois les pauvres cons qui l'entourent. Nous pressons tous deux ce que nous parvenons à saisir, une paume ou quelques doigts; moi délicatement sinon ce serait mal interprété, deviendrait une résurgence incongrue de la lutte des classes, lui comme une brute car c'est son privilège. Les salutations achevées, il jette le cigare derrière lui entre les pieds de la métisse. J'accompagne des yeux le filet de fumée bleue et la cendre qui rougeoit. Le souffle chaud du vent fait voler la robe de soie et chasse sous la Mercedes ce qui reste du cigare.

- Vous produisez moins depuis quelques semaines. Ça inquiète mes actionnaires. Vos gars sont fatigués ?

La voix du Patron est tranchante. Si affûtée qu'elle pourrait faire tomber des têtes. J'essaie d'argumenter : l'exploitation d'une mine d'or est aléatoire. Même à ciel ouvert, le géologue découvre ou non le bon filon. Le rendement du gisement varie avec la profondeur. J'évoque aussi le ramadan, le fait que les mineurs sont musulmans, mais le Patron m'interrompt.

- Bottez-leur le cul !

Il marche vers les baraquements, s'éloigne en direction de ma chambre. Il connaît le chemin.

- Tu viens, ma chérie ?

La fille hésite à le suivre, se retourne vers la Mercedes, elle a sans doute un bagage dans le coffre.

- Ça ne craint rien, je dis, il y a des gardiens partout.

Quelques secondes elle demeure figée. Je distingue alors ce qui la fascine tant, une flamme qui court au sol sous la berline. Ma bouche s'arrondit pour crier. La métisse se ressaisit quand la peinture de la carrosserie prend feu. Elle fuit vers moi, me heurte... Je me prends les pieds dans les racines de l'arbre à palabres, le seul que nous n'ayons pas abattu, et je tombe à la renverse. La fille s'étale à mes côtés. Les yeux écarquillés, elle se mord les lèvres. On se dévisage puis, comme le réservoir de la Mercedes explose, elle s'accroche à moi. Des débris enflammés volent, hachent le feuillage et crépitent au-dessus de nous. La fournaise du brasier. On rampe, on s'écarte... La voix du Patron perce le grondement des flammes.

- Qu'est-ce que vous avez foutu, connards ?

Il est hors de lui. La métisse se dresse d'un bond et hurle.

- Je te l'avais dit qu'elle puait l'essence, ta guinde !

J'ai ses chevilles frêles devant mon nez, l'une d'elles porte une chaînette argentée. Je bouge à regret, m'époussette et les écoute s'engueuler. Heureusement que la Mercedes était parquée à l'écart des baraquements sinon ce taré aurait mis le feu partout.

- Et on n'est pas des connards ! crie encore la fille.

Le Patron se fait tout miel, il a envie d'elle.

- Pardonne-moi, ma chérie.

Je rejoins Théodore et Bèlèbele entourés de manœuvres hilares.

- Assez rigolé, je lance, au boulot !

Le Patron de loin m'apostrophe.

- Comment je vais rentrer demain ?

Est-ce que je sais ? M'en fous, du moment qu'il se tire.

- À pied, marmonne Bèlèbele dans mon dos.

Nous sommes dans la chambre exiguë qui était la mienne il y a une demi-heure encore. Le Patron debout, main crispée sur le téléphone satellite, mordille rageusement un nouveau cigare. Il les fume, les chique, les mâche ou les crache, mais il n'en offre jamais. La fille se déshabille derrière le paravent de bambous, je n'aperçois d'elle que ses bras dressés émergeant de la soie lorsqu'elle ôte sa robe et la suspend de mon côté du paravent. J'entends le grincement du robinet qu'elle ouvre... la canalisation chevrote et l'eau jaillit par à-coups. Le Patron brandit son cigare, il s'énerve au téléphone. Pour qui le prend-on ? Il ne restera pas deux jours sans changer de chemise ni se brosser les dents. Qu'on lui envoie l'hélicoptère !

- Passez-moi ma femme, maintenant !

La douche cesse de hoqueter derrière les bambous. Je perçois les sons légers de la fille, ses pieds sur le ciment mouillé.

- Vous voulez une serviette propre ?

- Non merci, j'ai pris la vôtre.

Je ne la ferai plus laver, je la flairerai les nuits de solitude. Le Patron continue d'enfumer la chambre avec son cigare. Il gueule au téléphone.